

Sur un jardin de délices

© Pascal Ruedin

Pour Jean-Christophe Blaser

En 1992, l'artiste française Sophie Ristelhueber photographiait le désert souillé par les déchets de la Première guerre du Golfe: des déchets qui témoignaient encore d'une guerre conventionnelle, répondant à une menace prévisible. Seul l'environnement naturel – désertique – donnait à ces photographies un air d'Apocalypse. A l'heure où j'écris, les troupes anglo-américaines n'ont toujours pas trouvé les armes de destruction massive qui ont justifié, à leurs yeux, la Seconde guerre du Golfe en Irak. Qu'elles les découvrent ou non ne changera rien à l'affaire. Plus que la guerre elle-même, c'est la menace qui a changé de nature en dix ans. Le terrorisme l'a insinuée au cœur de notre quotidien: dans l'avion, le courrier, le métro-boulot-dodo. Virtuelles ou pas, capables de destruction massive ou non, les armes occultes ont gagné une présence et une aura inouïes. La guerre de demain sera médiatique ou ne sera pas.

La guerre de demain se fera au nom de la consommation ou ne se fera pas: il est entendu que la Deuxième guerre du Golfe défend la civilisation occidentale, puisqu'elle garantit notre liberté de consommer et de polluer! Les troupes anglo-américaines donnent d'ailleurs l'exemple en brûlant chaque jour des tonnes de pétrole... La guerre économique et la liberté des marchés sont sans doute à ce prix.

Immédiatement après la Création du ciel, de la terre et des eaux, la Bible évoque le Paradis terrestre, ce Jardin de délices que l'on situe traditionnellement en Irak. Ce printemps, Sion abrite également un jardin de délices, ou plutôt un *Garden of many Pleasures*, ainsi que l'a nommé sa créatrice, Tina Hauser, dans le langage *artistically* sinon *politically correct* du milieu. L'ornement central de ce jardin est une rampe maçonnée en briques, qui évoque la beauté élémentaire de quelque architecture primitive – mésopotamienne?

L'installation de Tina Hauser est belle et puissante, comme un tank, un bombardier ou une majorette... Bombe à retardement, elle a été dûment scrutée, analysée, expertisée, circonscrite et surveillée, par les pompiers, les stations d'épuration, les laboratoires et les services chargés de la protection de l'environnement. Les eaux de ruissellement chargées de métaux lourds sont dûment pompées dans des citernes; celles-ci seront ensuite stockées comme des bouteilles d'eau miraculeuse ou maudite dans quelque décharge pour déchets spéciaux. Il est vrai que les briques de la rampe ne sont pas d'argile: elles stockent – à la vie à la mort – des déchets compressés, provenant de l'usine de traitement des ordures du Valais central. Les résidus du quotidien révèlent à la fois les menaces générées par notre mode de vie et de consommation – fût-ce dans le paradis des vacances – , et les instances de contrôle qui tentent de nous rassurer et de nous protéger contre nous-mêmes.

Paradoxe, contradictoire même, l'œuvre d'art n'est pas un manifeste. Elle épouse la complexité et les embrouillements du monde actuel, qui lui donnent sa force, ébranlent nos certitudes, chargent nos émotions et nos révoltes. Au-delà du bien et du mal, du beau et du laid, le travail de Tina Hauser adopte une posture artistique et sociale. Fascinée par les matériaux cachés, oubliés ou enfouis – moralement ou chimiquement corrompus (or ou ordures) –, l'artiste les rend à la lumière de la photographie ou du plein air. Mieux qu'une armée, Tina Hauser révèle la puissance des concentrations occultes.

© Pascal Ruedin
Conservateur du Musée cantonal des beaux-arts

Avril 2003